

Quand le roi entra avec quelques gentilshommes, Merjai voulut se retirer discrètement, mais un des seigneurs qui l'avait introduit le retint. Pendant près d'une demi-heure, le souverain examina des papiers qu'un évêque lui avait présentés. En passant près de Merjai, il lui dit d'un ton assez hautain : « Monsieur que faites-vous ici ? » Tout rouge mais en regagnant immédiatement son calme, le Luxembourgeois lui répondit : « A admirer la sagesse et la complaisance de Votre Majesté et mon cœur est ici à une parfaite félicité de manger le pain de votre capitale sous vos augustes lois. » Cette réponse plut au souverain qui lui répondit : « Mr. les rapports qu'on m'a faits avec l'éloge de vos talens et de votre conduite dans Turin me force de vous dire qu'Amédée vous prend sous sa protection et les complimens que vous m'avez faits sans me connoître m'ont plu mais je crois cependant que vous saviez que j'étois le roi car je me plais quelquefois de surprendre les étrangers et si je peux vous faire plaisir dans mes Etats la porte de mon palais vous est ouverte. » Ces paroles rendirent Merjai tellement confus que le roi passa outre. Pendant la nuit, le jeune homme qui ne brillait pas précisément par la modestie rêva qu'il était fils d'un sultan de Constantinople, qu'au bas d'un escalier des seigneurs et des gardes le saluaient si humblement qu'il se sentait tout embarrassé. Il croyait posséder assez de connaissances dans l'histoire ancienne et la numismatique pour aspirer à une place à une cour ou à une université. L'Italie où il avait enflammé beaucoup de cœurs féminins lui semblait un pays de Cocagne ; sans oublier la belle Charlotte de Mannheim, il regrettait de ne pas supporter trop bien le climat méridional.

Très fier d'avoir parlé à deux reprises avec le roi de Sardaigne, il fit une petite promenade quand il fut rappelé par un domestique de son hôtel. La patronne à laquelle il avait déjà manifesté son intention de partir bientôt pour Strasbourg lui conseilla de se présenter à un Suisse respectable d'une soixantaine d'années qui allait prendre probablement la même route. Le nouveau compagnon de voyage lui dit de l'appeler baron de Lombach, pour des raisons qui lui étaient personnelles ; il avait l'intention de se rendre d'abord à Lyon pour aller par Lausanne à Colmar où il avait un procès à régler. Il avait à son service un rude gaillard, taillé en Hercule.

En partant le 8 juillet, Merjai était à la fois fâché de quitter ses amis de Turin et ravi de revoir bientôt sa chère Charlotte à Mannheim. Le baron lui raconta qu'il avait été en garnison à Longwy du temps qu'il était au régiment suisse d'Eriach après 1760. Il lui nomma plusieurs personnes que Merjai avait connues du temps qu'il y allait voir son grand-père maternel, entre autres les demoiselles Soldez, ses cousines. Le Suisse lui confia encore qu'il aurait été prêt à se faire catholique et à acheter une maison de campagne près de Metz pour épouser une des demoiselles Soldez, si l'oncle de Merjai ne lui avait pas refusé la main de sa fille. A son grand étonnement, le Suisse avait conservé le souvenir d'un petit gamin mal élevé, appelé Cypris ou Cyprien ; la ville de Longwy lui avait plu beaucoup. Par cette évocation de souvenirs communs du passé, les deux compagnons de voyage qui s'étaient